

Van Basilicom Cap. lviij.

¶ Tghellacht.

Basilicom es tweederleye van gheslachte / Tam ende wildt. Die Tamme es oock tweederhande / Groot ende cleyne. Die groote wordet gehetē groote Basilicom / die cleyne edele Basilicom.

¶ Tfatloen.

Ocimum maius.

Grote Basilicom.

Ocimum minus.

Edel Basilicom.



Alt groot grof Basilicom heeft ronde stelen met vele syde tacphens / daer aen wassen bleekgruene bladerkens / den bladeren van Mercuriael schier ghelijck. Die bloemen staen om die steelkens ende sijn van coluere som liss veruwich bruyn / som sneewit. Ende als die afgecalen sijn zoo coemt daer cleyne swert sadeken voort. Die wortel es lanch met aenhanghende vele vee selinghen.

2 Dat ander gheslacht dat edel Basilicom gheheerten wordet / es den voo:ghescreuen van satfoene niet seer onghelijck / sijn stelen sijn ront met vele syde tacphens. Die bladeren sijn ront somme ghekerft / veel minder dan die bladeren van den grouen. Die bloemen sijn den anderen seer ghelijck.

Verde dese gheslachten sijn van seer liefelijcken ende costelijcken rueck / die edele Variolyne met sterckheyt van ruecke te bouen gaende / ende sijn soo sterck dat sy oock hooft sweert maken als men se te langhe oft te veel tiecht.

Dat



La botanique médicale entre tradition et renouvellement

Objet	<i>Des Cruydeboeck</i> (herbier imprimé)
Producteur	Rembert Dodoens
Datation	1554
Techniques	Livre imprimé, xylographie
Format	30 × 20 × 7,5 cm (fermé)
Origine	Anvers
Dépôt	KBR, Bruxelles

Publié à Anvers en 1554, traduit en français et en d'autres langues, plusieurs fois réédité aux XVI^e et XVII^e siècles, le *Cruydeboeck* du médecin malinois Rembert Dodoens était avant tout un herbier, utile pour la confection des remèdes. Si l'ouvrage s'inscrit dans une tradition millénaire d'herboristerie médicinale, certains de ses traits annoncent néanmoins la botanique moderne. Ils le définissent comme un jalon important pour l'histoire de cette discipline.

Natif de Malines, Rembert Dodoens (1517–1585), l'auteur du *Cruydeboeck*, avait étudié la médecine à Louvain avant de se lancer dans une carrière qui se déclina en trois phases. Il exerça d'abord comme médecin-juré de la ville de Malines, de 1541 à 1574, avant de partir pour Vienne, où il devint médecin aulique auprès des empereurs Maximilien II

et Rodolphe II, de 1574 à 1582. Enfin, de 1582 à 1585, l'année de son décès, il enseigna la médecine à l'Université de Leyde. En lien avec sa fonction médicale, Dodoens s'intéressa rapidement aux plantes qui offraient sa base à la pharmacopée du temps. Il consigna ses observations dans un *Cruydeboek*, ou «livre d'herbes», rédigé en flamand et publié à Anvers en 1554. Plusieurs fois réédité aux XVI^e et XVII^e siècles, l'ouvrage fut aussi traduit, adapté et enrichi. Dès 1557, le botaniste Charles de l'Escluse (ca. 1525-1609) en procurait une version en français. Des traductions parurent de même en anglais et en latin.

Le *Cruydenboek* est un herbier, c'est-à-dire un catalogue de «simples» (on appelle simples des végétaux, mais parfois aussi des substances animales ou minérales, entrant dans la confection de remèdes et dont l'ensemble constitue la *materia medica*). Dodoens, qui, selon les historiens, collectait les plantes lors de ses voyages et en cultivait dans ses jardins, en répertoria et en décrivit plus d'un millier. Ce nombre s'accrut au fil des rééditions et adaptations suivantes, sous sa plume ou celle de ses traducteurs. Parmi les végétaux étudiés par le Malinois, beaucoup étaient connus depuis longtemps, mais une centaine de plantes décrites ne l'avaient jamais été auparavant. Beaucoup appartiennent à la flore locale. Les notices du *Cruydeboek* s'assortissent en outre d'indices multilingues, qui permettent à l'utilisateur de repérer les plantes dans l'ouvrage selon leur dénomination flamande, française, latine ou grecque.

Classés selon l'ordre alphabétique, les simples font l'objet de notices comprenant au minimum une description physique et une liste d'usages thérapeutiques. D'autres précisions telles que les parties utiles du simple, les lieux où il pousse, le moment idéal pour le cueillir, etc., peuvent aussi y figurer. Beaucoup sont en outre accompagnés d'illustrations, qui aident à les reconnaître sur le terrain. Telle qu'elle apparaît dans les recueils de recettes médicales, leur préparation était souvent simple: mélange, séchage, broyage, extraction du jus par pression ou torsion. La macération dans un liquide, ou la cuisson dans l'eau, dans le vin ou dans d'autres liquides étaient aussi possibles. L'administration aux patients se faisait sous forme de potions, d'onguents, etc., mêlés à du miel, du vin, des graisses ou encore du blanc d'œuf. Ces accompagnants servaient de liant ou d'édulcorant aux remèdes. Ils en adoucissaient le goût ou en camouflaient le désagrément de l'odeur ou de l'aspect.

Le recours aux plantes pour les médications reposait sur leur réputation de *virtus*, «puissance» thérapeutique, qui les qualifiait pour soigner tel ou tel mal. Cette idée reposait sur diverses doctrines, dont la théorie galénique des humeurs et des qualités, qui induisait une thérapie basée sur les contraires (le chaud réputé soigner le froid, le sec remédier à l'humide). La Renaissance privilégia aussi le principe inverse des «signatures», selon lequel les semblables soignent les semblables (*similia similibus curantur*),



Planche d'herbier (rosier, styrax et chèvrefeuille),
extraite de *Hortus hyemalis cum plantarum synonymia*,
Bruxelles, 1666. (KBR, Bruxelles, inv. Ms. 5862 R)

impliquant que l'aspect d'une plante, sa forme, sa couleur sont révélateurs de son usage thérapeutique. Les tubérosités des racines de lys désignaient par exemple cette plante comme un remède contre les tuméfactions du corps. Mais des récits fabuleux renforçaient aussi la notoriété de certains végétaux. Le basilic renvoyait ainsi au serpent mythique de ce nom, la centaurée au centaure Chiron et l'armoise (*arthemisia*) à la déesse Artémis/Diane. Utilisée comme analgésique et somnifère, la mandragore fascinait autant par la forme prétendument humaine de ses racines que par la terrifiante légende selon laquelle son cri, poussé lorsqu'on la cueillait, était mortel pour ceux qui l'entendaient.

Cet imaginaire autour des plantes et leurs vertus thérapeutiques remonte à l'Antiquité et à la naissance des premiers herbiers, en particulier le *De materia medica* de Dioscoride et

l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien (I^{er} siècle de notre ère), auxquels Dodoens fait souvent référence. L'histoire des herbiers se poursuit durant toute la période médiévale, avec pour jalons l'*Herbarius* du Pseudo-Apulée (IV^e siècle), plusieurs fois copié et adapté durant le haut Moyen Âge, *De viribus herbarum* de l'énigmatique Macer Floridus (un clerc-médecin de la fin du XI^e siècle nommé Odon de Meung ou Odon, abbé de Morimont (1116–1161), la *Physica* de l'abbesse rhénane Hildegarde von Bingen (1098–1179) ou encore le *Liber de simplicibus medicinis*, dit aussi *Circa instans*. Composé vers 1180 dans le contexte de l'École salernitaine de médecine, ce dernier traité, attribué au médecin Matthaeus Platearius, répertoriait environ 250 simples. Il fut abondamment copié, enrichi de nouvelles notices, enfin traduit en langues vulgaires au cours des siècles suivants. Sous la fréquente appellation de *Livre des simples médecines*, il en exista diverses versions françaises entre les XIII^e et XV^e siècles.

En 1481, l'*Herbarius* du Pseudo-Apulée fut le premier herbier imprimé. Au XVI^e siècle, l'imprimerie favorisa en Allemagne l'éclosion d'une nouvelle génération de textes botaniques, dont *De historia stirpium commentarii insignes* de Léonard Fuchs (1501–1566) en 1552 et, deux ans plus tard, le *Cruydeboek* de Rembert Dodoens. Ces livres différaient des anciens

herbiers. Gravées sur bois, leurs illustrations, par exemple, étaient plus conformes aux spécimens sur le terrain. L'optique rédactionnelle se transforma également: le propos s'élargit à des plantes autres que médicinales, se focalisa sur la flore d'une zone géographique particulière ou au contraire s'étendit aux herbes médicinales exotiques récemment découvertes. Un pas vers la botanique moderne était ainsi franchi. Le *Cruydeboeck* rédigé en langue vulgaire affirmait aussi l'aptitude des langues modernes à exprimer un discours scientifique, aussi bien que le latin. Toutefois, le *Cruydeboeck* n'en conservait pas moins sa fonction d'ouvrage surtout usuel: un répertoire de végétaux, utile pour la pharmacopée permettant de composer des médications courantes ou plus inhabituelles. À ce titre, il avait pour «public cible» le personnel de santé, principalement des médecins et des étudiants en médecine. Écrit en flamand, bientôt traduit en français, son lectorat put aussi s'étendre à des non-latinistes: des chirurgiens, des apothicaires, voire des barbiers ou des sages-femmes, à condition toutefois qu'ils y eussent accès, car ce livre luxueux était aussi un objet coûteux. À cet ensemble s'en ajoute un autre, que la Renaissance avait généré: celui des curieux de science et de nature, qui rêvaient d'en percer, un jour, les secrets. Pour espérer y parvenir, ceux-ci se dotaient de collections de spécimens prélevés dans la nature, dont beaucoup de plantes séchées et rassemblées en herbiers au sein de cabinets de curiosités. Pour les «herborisants», le *Cruydeboeck* constituait un indispensable manuel de référence.

Au final, si le *Cruydeboeck* reflète une évolution dans les savoirs – et les croyances – en médecine comme en herboristerie, il reflète aussi un mode de vie largement partagé par les populations de la Renaissance, en connivence étroite avec la nature, ses pièges et ses ressources.

Geneviève Xhayet